

Une mariée à Dijon

Un spectacle de La Revue Éclair

Où les spectateurs soupent autour d'une table. Où ils écoutent le récit de la rencontre d'un serveur avec une jeune américaine à Dijon dans les années vingt.
Où le souper est accompagné par les improvisations d'un violoncelliste.

D'après les textes de
Mary Frances Kennedy Fisher



M.F.K. Fisher à 20 ans

Mise en table de
Stéphane Olry

Récit dit par
Corine Miret

Improvisation au violoncelle de
Didier Petit

Représentations :
Du **8 au 12 janvier 2014** au **Théâtre de l'Échangeur** (Bagnolet)
Du mercredi au samedi à 21h
Le dimanche à 18h30

Renseignements, réservations : 01 43 62 71 20 / www.lechangeur.org

contact : Bernadette Marthelot / 06 82 84 26 31 / bmarthelot@gmail.com

Une rencontre



Carte postale du restaurant Les Trois Faisans où se déroule le récit



M.F.K. Fisher à Dijon

« Savez-vous, ajouta-t-il naïvement, que je n'avais encore jamais eu un menu écrit exprès pour moi ? J'en suis tout émoustillé. » Comme il l'avait sûrement espéré, ces propos eurent le don de me faire reprendre confiance. « Et ces fleurs, continua-t-il. J'ai déjà eu des fleurs à ma table, mais jamais je n'ai eu l'unique bouquet d'une salle où sont réunis tant de gens importants. » Nous contemplâmes d'un œil vague et bienveillant le petit bouquet un peu raide : quelques mimosas, un bouton de rose violacé et une petite branche de cyprès. »

M.F.K. Fisher, Une mariée à Dijon

Créer un spectacle à partir du texte littéraire, ce n'est pas dans les habitudes de La Revue Éclair.

Pourquoi commencer aujourd'hui ?

Peut-être est-ce parce que Mary Frances Kennedy Fisher a écrit des textes que je serais bien heureux d'avoir moi-même écrits ; ou plus probablement parce que les expériences qu'elle raconte, nous aurions tous bien aimé les avoir partagées ; et certainement parce que porter ce récit-là dans un dispositif spécifique, autour d'une table, d'un souper, c'est une manière de les vivre ensemble au quotidien.

Le dispositif scénographique invite les spectateurs à s'asseoir autour d'une demi-douzaine de tables disposées en fleur autour d'un podium sur lequel Corine Miret dit le texte. Didier Petit l'accompagne au violoncelle. On picore une salade de pommes de terre en entrée, puis une soupe durant une pause ménagée entre les deux parties du récit, et enfin une compote de pommes et de poires.

C'est l'histoire d'une rencontre. Celle de l'auteure américaine M.F.K. Fisher avec le vieux Charles, serveur au restaurant Les Trois Faisans à Dijon en 1929.

Pour leur premier dîner de novices de la gastronomie française, la narratrice et son jeune mari Al Fisher, sont pris en main, guidés, aidés, conseillés, par le vieux Charles qui, avec délicatesse, les fait entrer dans ce monde que la narratrice explorera ensuite sa vie durant.

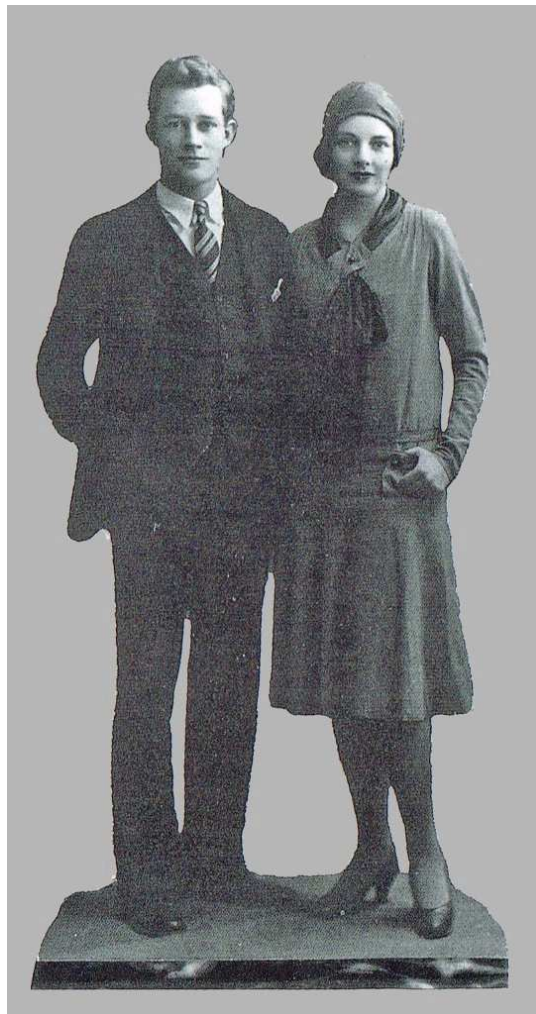
Six ans après ce premier dîner, séparée de son mari, mais en compagnie de son nouvel ami Chexbres, M.F.K. Fisher revient aux Trois Faisans. Elle veut faire partager son premier émerveillement à cet homme qu'elle aime.

Elle demande au patron, Monsieur Racouchot, d'être servie par le vieux Charles. Hélas, au début du repas Charles se révèle ne plus être le serveur parfait qu'il était. Sa main tremble, il renverse même du vin au grand mécontentement de la narratrice. Charles est devenu un alcoolique. Il se reprend pourtant et parvient à servir un nouveau repas parfait aux deux convives.

Tandis qu'il les aide à enfiler leurs manteaux, Racouchot leur annonce que Charles a été très touché d'avoir été demandé, ce soir-là. En effet, il venait de donner le matin même son congé à Charles.

À la sortie du restaurant, la narratrice pleure dans les rues de Dijon.

L'histoire s'arrête là.



Al et Mary Frances Fisher jeunes mariés en 1929

Un écrivain

« C'est là-bas, je le comprends seulement aujourd'hui, que j'ai commencé à mûrir, à étudier, à faire l'amour, à manger et à boire, bref à être moi-même plutôt que celle qu'on s'attendait à me voir être. C'est là-bas que j'ai appris qu'il est bienheureux de recevoir, appris aussi que tout être humain, si vil soit-il, mérite d'être pour moi un objet de respect et même d'envie, car il sait quelque chose que je ne serai peut-être jamais assez vieille pour savoir, ni assez sage, ni assez bonne, ni assez tendre. »

M.F.K. Fisher, Une mariée à Dijon

Cette histoire, Mary Frances Kennedy Fisher l'a écrite en 1943 bien après sa séparation d'avec Al Fisher, qui probablement ne consumma que trop rarement son mariage avec sa jeune épouse qu'il emmenait à Dijon. Elle l'écrit juste après le suicide du second convive, Tim Parrish, à qui elle donne le pseudonyme de Chexbres.



MFK Fisher en 1943

Cette cruauté de sa vie, Mary Frances Kennedy Fisher ne l'évoque jamais dans ses textes. Elle écrit toute sa vie sur la cuisine, ce monde heureux, brutal et subtil, trouble et raffiné. C'est au travers de ce prisme de la cuisine qu'elle nous livre sa vision du monde, ou plutôt son rapport au monde, un mélange d'ironie, de mélancolie, de tendresse et de réalisme. Son écriture fut saluée par le poète W.H. Auden, qui la qualifie de plus grande styliste de la langue américaine du vingtième siècle.

La force de l'écriture de Mary Frances Kennedy Fisher, c'est d'abord de taire l'essentiel pour le laisser sentir à ses lecteurs, et aussi de savoir rendre compte de l'ambivalence des émotions. Ainsi la ville de Dijon dans les années 20 sous sa plume sent le pain d'épices le matin, mais elle y entend les mouvements étouffés des escargots qui agonisent dans les tonneaux où la logeuse les fait dégorger. La logeuse déborde d'une hospitalité gourmande, et son mari lit l'Action Française sous la lampe à suspension du salon.

Si M.F.K. Fisher semble suspendre son jugement, nous laisse imaginer ses sentiments lorsque pendant des heures elle attend dans une voiture garée dans la cour d'un vigneron que son jeune mari et son hôte aient fini leur dégustation de vin dans une cave interdite aux femmes, on sent qu'elle n'en pense pas moins et que c'est aussi pour elle l'occasion de bien d'autres observations et réflexions, dans cette cour de ferme.



Alors qu'elle écrit *Une mariée* à Dijon



Dans sa cuisine à Aix

La cuisine est son lieu de prédilection, sans doute parce que c'est à la fois le lieu de la cruauté : du massacre, du dépeçage, de la mortification, de la cuisson, de la macération, mais aussi du plaisir, et de la jouissance de la vie au travers de l'acte essentiel et quotidien de manger.

La cuisine et spécialement la gastronomie sont souvent des lieux de conservatisme, de tradition, d'élitisme et de différenciation sociale. Il n'en n'est rien pour M.F.K. Fisher, qui met en scène avec ironie son jeune couple d'américains, découvrant maladroitement le plaisir de la chair, le plaisir de l'amour et celui de la cuisine. Elle écrira, ensuite, *Un loup à ma table* traité sur la cuisine en temps de pénurie, de dèche, de misère : elle ne s'intéresse donc pas aux restaurants comme des symboles du luxe et de la distinction. Celui de qui elle veut être digne du cadeau qu'il lui a fait, c'est Charles, le serveur. Nous ne saurons rien de lui, hors des heures où il servit M.F.K. Fisher au restaurant des Trois Faisans à Dijon, mais ces heures là résument, en un prisme, toute la grandeur, la misère, l'admiration, l'amour, la déception, la tendresse qu'on peut éprouver dans une rencontre.

Les textes de M.F.K. Fisher rendent compte d'un rapport à la vie, tendre, digne, exigeant, amoureux, radical. C'est ce rapport à la vie et aux autres que je souhaite transmettre par ce spectacle.

Le dîner, donc, le spectacle

« Je ne sais plus au juste ce que nous avons mangé mais c'était sûrement la cuisine au vin riche et relevée typique de la Bourgogne, avec ses nombreuses sauces brunes, ses viandes un peu faisandées, et pour conclure, je le subodore, un soufflé au kirsch et fruits confits ou quelque autre bagatelle impalpable.

Nous avons mangé avec lenteur, avec bonheur, sous l'œil vigilant du petit Charles et, grâce au vin, rien ne nous a paru lourd ou indigeste.

Quand nous sommes enfin rentrés chez nous, où nous devons pour la première fois faire tourner la clef dans la serrure de la petite porte et gravir l'escalier en zigzag jusqu'à nos deux pièces, peut-être notre démarche était-elle légèrement incertaine. Mais nous avons l'impression d'avoir voyagé jusqu'aux rivages les plus éloignés d'un autre monde. Le vent qui soufflait de ces terres nous avait grisés, ainsi que la certitude que ce monde était là, à notre portée, et nous attendait. »

M.F.K. Fisher, Une mariée à Dijon



Dans son bureau dans les années 50

J'ai découvert les textes de M.F.K. Fisher, il y a douze ans, alors que nous préparions avec Clotilde Ramondou, Corine Miret et moi-même un cycle de notre Salon de Lecture consacré aux savoir-vivre qui fut donné à La Grande Halle de la Villette.

Je m'étonne que depuis leur publication, nul ne se soit avisé de donner une adaptation de ses textes au théâtre.

Donc, quand Meggie Schneider, plasticienne berlinoise qui organise des dîners publics dans l'espace urbain m'a demandé de participer à une soirée qu'elle organisait dans le cadre de Lille 3000, je me suis souvenu des deux récits de M.F.K. Fisher sur le vieux Charles, ce serveur parfait du restaurant des Trois Faisans à Dijon.

J'ai proposé à Didier Petit, violoncelliste, improvisateur, d'accompagner la lecture de ces deux chapitres.

Ensuite, pour répondre à la demande de Johnny Lebigot de l'Échangeur de Bagnolet d'une création de La Revue Éclair, il m'a semblé pertinent de donner une forme-spectaculaire à cette performance en inventant pour un lieu donné un cadre et un déroulement de la soirée permettant de partager ensemble les plaisirs de l'écoute du texte et de la musique, et celui de la dégustation. Créer, le temps du spectacle, le rapport au monde que laisse transparaître M.F.K. Fisher dans ses écrits.

A l'Échangeur, j'imagine le spectacle autour de sept tables de brasserie sur lesquelles sont disposés des couverts disparates et des plats que les spectateurs sont invités à partager. Ces tables sont disposées en pétales autour d'un podium sur lequel se tient Corine Miret. L'éclairage est fait par des lustres disposés à des hauteurs variables. Le dispositif dans lequel le spectateur est invité à prendre place ne se veut en rien la reconstitution du dîner que servait Charles aux Trois Faisans. C'est pourquoi, les couverts, les assiettes, les soupières comme les lustres quoique choisis avec soin sont disparates et viennent du marché aux puces proche du théâtre. Idem, les spectateurs sont invités à se servir eux-mêmes, à faire circuler les plats, et personne ne tentera ni de reproduire la cuisine bourguignonne des années 20, ni le service à la française que pratiquait Charles. Le dispositif du repas, comme le jeu dans lequel il implique les spectateurs, se veut simplement le contrepoint du repas que le récit propose à l'imagination du spectateur.

Le spectacle est divisé en deux parties coupées par un entracte. D'abord on grignote une salade aux six pommes de terre et topinambour, en écoutant le récit du premier dîner aux Trois Faisans. Puis vient une pause durant laquelle est servie une soupe de courges. C'est ensuite le récit du second dîner, jusqu'à la sortie dans les rues de Dijon. Pendant une dernière improvisation de Didier Petit, nous servons le dessert (compote de pommes et de poires).

La scénographie, la mise en table initiale, variations sur les couleurs et les textures des pommes de terre proposées en entrée se désorganise, les assiettes se salissent lors de l'entracte, et sont remplacées au dessert en un geste salvateur.



Dans sa cuisine en Californie dans les années 70

La Revue Éclair est en résidence depuis six ans au Château de La Roche-Guyon. Puisque, hélas victime de restrictions budgétaires, Yves Chevallier son directeur ne peut plus produire financièrement de spectacle, je lui ai proposé de nous aider en nature, et je me suis donné une agréable, amusante et amicale contrainte que tous les aliments du souper proviendront du potager expérimental du Château de La Roche-Guyon. Le repas est frugal, et végétarien, sans alcool (il n'y a pas de vigne au château, mais des pommiers et des poiriers dont on tire de délicieux jus et nectars qui seront eux aussi servis) entièrement confectionné à partir d'ingrédients dont nous suivons la production depuis les graines plantées en septembre, la récolte, la conservation, la préparation des plats que nous espérons par ces soins d'amener au niveau d'exigence que nous voulons.

Par la suite, la scénographie et le choix des mets seront ajustés à chaque lieu de représentation.



Portrait des années 80

« « Permettez-moi de vous aider à mettre votre foulard. C'était très triste... un excellent serveur, dans le temps, et toujours un courageux petit bonhomme... mais que voulez-vous ? Tout change.

Tout passe.

Bonsoir. Bonsoir, monsieur, et madame, et merci. Au revoir. »

« Espérons que ce n'est qu'un au revoir », lançai-je en m'éloignant avec Chexbres pour gagner l'obscurité du palier.

« Qui sait ? » Il haussa les épaules et ferma la porte vitrée.

Sur le palier tout en longueur, une odeur de putréfaction était suspendue, vague et légère, dans l'air silencieux. Les marches de l'escalier étaient hautes, le présentoir vitré ressemblait à un bloc de glace noire, et nous respirâmes plus librement en débouchant dans la cour.

Elle était baignée par le clair de lune. Les bacs des arbres étaient noirs, et au bout du passage voûté, la tour du palais luisait et étincelait contre le ciel ténébreux.

Chexbres me prit doucement la main et m'indiqua les toits, avec leurs tuiles bourguignonnes, vidées de leurs couleurs à présent, mais formant des dessins qui se détachaient nettement.

Je me mis à pleurer. »

M.F.K. Fisher, Une mariée à Dijon

Devant les tables, autour des tables, aux cuisines

« Partager un repas avec quelqu'un est un acte intime qui ne devrait pas être pris à la légère. »
M.F.K. Fisher



photo ©Meggie Schneider

Textes

Mary Frances Kennedy Fisher

Traduction

Béatrice Vierne (Éditions du Rocher)

Adaptation, mise en scène

Stéphane Olry

Scénographie

Stéphane Olry, d'après une idée de Meggie Schneider

Avec

Corine Miret (récit)

et

Didier Petit (violoncelle)

Lumière

Sylvie Garot

Régie générale

Baptiste Chapelot

Durée

1 heure

Représentations :

Du 8 au 12 janvier 2014 au Théâtre de l'Échangeur (Bagnolet)

Du mercredi au samedi à 21h

Le dimanche à 18h30

Renseignements, réservations : 01 43 62 71 20 / www.lechangeur.org

Production : La Revue Éclair. Coréalisation : Théâtre de l'Échangeur.

Avec l'aide du Château de La Roche-Guyon.

Remerciements au Théâtre Firmin Gémier-La Piscine à Châtenay-Malabry.

La Revue Éclair est conventionnée par la DRAC Ile-de-France - Ministère de la culture et de la communication et par la Région Ile-de-France

Biographie des protagonistes

« *L'huître a une vie palpitante, mais courte.* »
M.F.K. Fisher, Biographie sentimentale de l'huître

Corine Miret

Docteur en pharmacie, danseuse (danse contemporaine et baroque), comédienne.

Elle codirige avec Stéphane Olry La Revue Éclair. Elle a mis en scène **Treize semaines de vertu**, de Stéphane Olry, créé au Château de la Roche-Guyon en 2006 et repris aux Archives Nationales dans le cadre du Festival d'Automne 2007. Elle a joué dans tous les spectacles de La Revue Éclair depuis **Nous avons fait un bon voyage, mais** jusqu'à **Les Arpenteurs**.

Comme chorégraphe, elle a été titulaire d'une bourse d'écriture de la Fondation Beaumarchais pour la création de son solo de danse, **Eniroc Terim**, au Théâtre de l'Échangeur et au festival 100DessusDessous (Parc de la Villette). Danseuse, elle a travaillé avec Jean-Michel Agius, Christian Bourigault, Isabelle Cavoit, Andy Degroat, Francine Lancelot, Marie-Geneviève Massé, Béatrice Massin, François Raffinot, Ana Yepes.

Entre 1992 et 1999, elle a réalisé et interprété avec Stéphane Olry les **Cartes postales vidéo**, tournées en Égypte, Jordanie, Palestine, Israël, Chypre, Liban, Syrie, Turquie, Maroc, Allemagne et montrées dans des festivals et dans des galeries d'art contemporain.

Elle a organisé de 1995 à 2007 **Les Thés Vidéos** en collaboration avec Stéphane Olry.

Stéphane Olry

Autodidacte, il fonde à 18 ans, dans les années 80, la Compagnie Extincteur. Il écrit alors et met en scène des spectacles joués en France (Espace Pierre Cardin, Usine Pali-Kao, Théâtre de la Bastille, Théâtre des Bouffes du Nord) et à l'étranger. Il travaille parallèlement comme pigiste aux pages culturelles du journal Le Monde. Il participe aussi à l'organisation des spectacles à l'Usine Pali-kao, lieu alternatif et expérimental.

Il fonde en 1987 La Revue Éclair et organise des soirées de spectacles de formes brèves (Ménagerie de Verre, Crédac, galerie Emmanuel Perrotin). Il tourne alors de nombreuses vidéos de création, présentées dans des galeries, des centres d'art contemporain, des festivals en France et à l'étranger. Il joue pour la première fois comme comédien en 1992 avec Jean-Marie Patte dans **L'enfant bâtard** écrit et mis en scène par Bruno Bayen au Théâtre National de l'Odéon.

Avec Corine Miret, il écrit et met en scène depuis 1998 des spectacles nourris par un travail documentaire mené soit dans des archives, soit par des enquêtes sur le terrain ou encore par des pratiques de vie singulières.

Treize semaines de vertu et **Hic sunt leones** de Stéphane Olry ont été publiés aux Éditions de l'Amandier.

Didier Petit

Le violoncelle, il l'a étudié dès l'âge de 6 ans au conservatoire. A 12 ans, il entend le duo Michel Portal et Bernard Lubat et se tourne vers le jazz

Deux grands orchestres le fascinent alors, l'Arkestra de Sun Ra et le Celestial Communication Orchestra du contrebassiste Alan Silva. Il entre dans l'orchestre de ce dernier puis devient enseignant et administrateur à l'IACP en 1983 (école parisienne fondée par cet ancien bassiste de Cecil Taylor) Il rencontre le clarinettiste Denis Colin avec qui il va avoir une des plus longues associations connues dans les musiques de jazz et leurs cousines improvisées.

Il crée en 1990, les disques in situ et cherche à documenter un (contre) courant d'idées musicales.

Il a appartenu au groupe de Jac Berrocal avec Jacques Thollot, fut l'invité du Drame Musical Instantané, a joué et pourrait bien le refaire avec Beñat Achiary, Vladimir Tarasov, Marilyn Crispell, Roger Turner, Carlos Zingaro, Hamid Drake, Raymond Boni, Nicole Mitchel, Jacques Di Donato, Carlos Andreu, Jean-Jacques Birgé, François Tusques, Benoist Delbecq, Fred Van Hove, Le Quan Ninh, Iva Bittova, Jean-François Pauvros, Jean-Marc Montera, Ramon Lopez, Andrea Parkins, Thierry Balasse, Christian Sebille, Larry Ochs, François Houle, Pierre Meunier ...

En 2005 Il quitte Paris pour la Bourgogne. C'est là, dans le village de Viserny, qu'il rencontre Corine Miret et Stéphane Olry. Avec Stéphane Olry, il crée au Château de La Roche-Guyon une forme courte **Les instructions à l'imbécile**. Il joue ensuite dans **Un voyage d'hiver** de Corine Miret et Stéphane Olry au Théâtre de l'Échangeur

Adeptes du solo, il n'en est pas moins toujours un grand partageur d'expériences diverses en Amérique du nord et en Chine où il séjourne régulièrement depuis 2004.

Il organise entre 2007 et 2010 le Festival WormHoles au théâtre de l'Échangeur à Bagnolet qui tourne autour de la musique vis à vis des autres pratiques artistiques.

Les spectacles de La Revue Éclair

« *Les quartiers de mandarines ont disparu, et je serais bien en peine de vous dire pourquoi ils sont si magiques. Peut-être est-ce cette petite coquille, aussi fine qu'une seule couche de laque sur une porcelaine chinoise, qui se fend juste à point nommé sous vos dents, au moment suprême. Ou le jaillissement de la pulpe froide qui suit aussitôt. Ou bien le parfum. Je n'en sais rien. Il doit bien y avoir quelqu'un, pourtant, qui comprend ce que je veux dire. Sans doute tout le monde comprend-il, avec l'aide de ses propres gourmandises secrètes.* »
M.F.K Fisher, Le fantôme de Brillat-Savarin

- 2011 **Les Arpenteurs** de Stéphane Olry, créé au théâtre de l'Aquarium (Paris).
Ch(ose) de Sandrine Buring + **Hic Sunt Leones** de Stéphane Olry, diptyque créé au Théâtre de l'Aquarium et repris à La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon dans le cadre du 66^{ème} Festival d'Avignon en 2012.
- 2010 **Hic sunt leones** de Stéphane Olry, créé au Château de La Roche-Guyon.
- 2008 **Un voyage d'hiver**, de Stéphane Olry, Corine Miret et Jean-Christophe Marti, créé à La comédie de Béthune, repris au Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet, puis au Théâtre Paris-Villette en 2010.
- 2007 **La lecture, ce vice impuni**, de Stéphane Olry, créé dans une mise en scène de Xavier Marchand au Château de La Roche-Guyon, repris au Théâtre de la Minoterie (Marseille) et à Châteaувallon.
- 2006 **Treize semaines de vertu**, de Stéphane Olry, créé au Château de La Roche-Guyon, repris aux Archives Nationales dans le cadre du Festival d'Automne à Paris 2007. En tournée actuellement.
- 2005 **Mercredi 12 mai 1976**, de Corine Miret et Stéphane Olry, créé avec la Comédie de Saint-Étienne et les Transurbaines, repris au Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet et en tournée.
- 2004 **La chambre noire**, écrit par Stéphane Olry, créé à la Villa Gillet à Lyon, repris au Théâtre de l'Échangeur à Bagnolet et en tournée.
Eniroc terim, solo de danse de Corine Miret, créé aux Subsistances à Lyon, repris à Paris et en tournée.
- 2002 **Le salon de lecture**, conçu par Corine Miret, Stéphane Olry et Clotilde Ramondou, créé à l'Établissement Public du Parc et de la Grande Halle de la Villette.
La Vita Alessandrina, Avant Projet Définitif, de Stéphane Olry créé dans une mise en scène de Xavier Marchand au Théâtre Garonne à Toulouse, repris au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.
- 1999 **Nous avons fait un bon voyage mais**, de Corine Miret et Stéphane Olry, créé au théâtre de l'Aire Libre à Saint-Jacques-de-la-Lande, repris au Théâtre de la Cité Internationale et en tournée. Ce spectacle est toujours au répertoire de La Revue Éclair.
- 1997 **Des voix dans la maison d'Orient**, de Corine Miret et Stéphane Olry, créé dans une mise en scène de Xavier Marchand au Théâtre des Bernardines à Marseille.

Choix arbitraire d'articles de presse récents

« *Il est impossible de prendre du plaisir sans penser.* »

M.F.K. Fisher, Biographie sentimentale de l'huitre

Ch(ose) + Hic sunt leones

Télérama.fr/ Emmanuelle Bouchez / 18 juillet 2012

Sandrine Buring et Stéphane Olry, immersion dans les souffrances humaines à Avignon

Dans la délicate relation entre le travail de l'écrivain et celui de l'interprète danseur (pas toujours fructueuse), entre la place du texte et celle du corps, la chorégraphe Sandrine Buring et l'auteur-metteur en scène Stéphane Olry nous offrent une prestation de choix. Délicate et subtile. Sur un sujet pourtant terriblement difficile : évoquer la vie et la perception du monde d'enfants polyhandicapés (c'est-à-dire lourdement atteints en termes moins pudiques) confiés à l'hôpital de La Roche-Guyon, village des Yvelines dominé par un château et bordé par les méandres de la Seine. L'homme de théâtre et la danseuse y ont vécu deux ans de résidence, chacun avec leurs armes. Elle s'approchant d'eux pour des séances d'ateliers, lui gardant la mémoire de ces rencontres en filmant et en interviewant aussi l'équipe soignante. Ce film restant le secret outil de l'auteur...

(...)

A la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, où cette aventure a lieu, nous sommes pris, nous, spectateurs, dans un parcours qui nous emmène loin, hors du temps pressé des festivaliers. A la cave du Pape, d'abord, dans la fraîcheur de voûtes souterraines. Sandrine Buring y apparaît dans la lumière sombre, debout sous une cloche de verre suspendue qui la recouvre jusqu'au bassin. Non pas une cloche, une éprouvette grandeur nature. Elle y est torse nu, les cheveux relevés en torsades au-dessus des oreilles comme les princesses de Vélasquez. Elle pratique d'infimes mouvements, signes d'une respiration plus ou moins rythmée. Elle colle sa bouche à la paroi, fait jouer ses mains lentement comme de petites ailes. Son corps restitue ce qu'elle a vécu au contact d'enfants enfermés dans leur bulle. Elle évoque, et notre imagination travaille...

Noir. On remonte à la surface pour se glisser dans une pièce plongée dans une brume laiteuse. Des transats nous attendent. Le réflexe est de fermer les yeux. Deux voix de femmes (la chanteuse Isabelle Duthoit et l'actrice Corine Miret) envahissent l'espace. Les mots de Stéphane Olry, pudiques et métaphoriques, font maintenant leur œuvre, ravivant les images de tout à l'heure. Nous voilà en quelque sorte disponibles à ce récit de souffrances humaines que les soignants ne parviennent pas toujours à appréhender. Difficilement imaginables pour nous. Mais que l'on a pourtant la sensation d'avoir approchées

Les Arpenteurs

L'Humanité / Marie-José Sirach / 5 décembre 2011

Une traversée du territoire de haut en bas

Stéphane Olry et Corine Miret présentent au Théâtre de l'Aquarium leur dernière création, *Les Arpenteurs*. Un voyage jubilatoire en suivant la méridienne au cœur du pays.

Il était une fois sept arpenteurs, sept marcheurs qui, sur proposition de Stéphane Olry, ont accepté de traverser la France le long de la méridienne de Paris (Dunkerque-Barcelone). Le premier d'entre eux est parti le 14 juillet 2009. Voilà donc le récit mouvementé, étrange et joyeux de cette expérience, une aventure humaine, l'exploration malicieuse et subtile du territoire qui dessine sous nos yeux une cartographie de notre pays au plus près de ses habitants, de son architecture, de ses routes jamais très droites, de ses usines, de la nature.

À chaque arpenteur son style, son déplacement dans l'espace, son approche du terrain, son point de vue. Ce n'est pas la France vue d'en haut, vision purement esthétisante et quelque peu méprisante. Ici, c'est le pays. Un pays vivant, un voyage vers l'autre, cet inconnu, notre semblable. Un pays qui respire au gré des saisons, du travail, de son aménagement, donc un pays en mouvement. Avec ses chiens qui aboient à la tombée de la nuit ; ses mirabelles qui s'épanouissent le long de la Francilienne ; ses cafés en bord de départementale du côté de la Creuse ; ses paroles pleines de bon et de mauvais sens.

Stéphane Olry a réorchestré ce matériau extrêmement dense, l'a mis sur le métier pour tisser les fils d'un ouvrage qui entremêle avec virtuosité récit fictif et documentaire, conjuguant le tout au présent et au passé, conférant à cette expérience unique une dimension historique d'abord insoupçonnée. Car les premiers arpenteurs sur cette méridienne furent, en 1792, deux astronomes missionnés pour définir le mètre étalon, une mesure universelle inscrite dans les cahiers de doléances. La traversée contemporaine de nos sept arpenteurs croise le chemin des deux astronomes, Delambre et Méchain, qui, par de savants calculs, doivent établir cette unité de mesure universelle. Mais Méchain s'aperçoit qu'il s'est trompé dans ses calculs. Dès lors, il passera toute sa vie à tenter de déceler son erreur et préférera la maquiller, ce qui rendra le mètre trop court de 0,2 millimètre. La fraude sera découverte par son acolyte en 1806...

Ce pan d'histoire s'immisce naturellement dans le récit au présent. C'est d'une subtilité flagrante, d'une pertinence incontestable. On est séduit par le rythme, la part alternée de folie douce qui envahit le plateau où le budget ne parle que de coupes (ou comment évoquer les difficultés pour monter un tel spectacle quand on est une compagnie reconnue mais qui ne fait pas dans le tape-à-l'œil) ; un écoreuil creusoise se rebiffe ; un responsable d'usine parle une langue de bois des plus musicales tandis que les directeurs de théâtre croisés sur le méridien manquent cruellement d'audace eu égard à cet objet artistique inclassable de prime abord. On perçoit le bruit du vent dans les rayons des roues de vélos, celui de la nuit en forêt, celui, plus sourd, des voitures, celui des voix humaines dans le lointain un soir d'été. Au fur et à mesure, le décor se construit sur le plateau, fait en carton et avec des tissus raccommodés, jusqu'à ce que les mots, découpés eux aussi sur des cartons, envahissent la scène comme autant de mauvaises herbes ou plutôt d'herbes folles... C'est fin, c'est drôle et intelligent. Courez-y vite, il ne reste que quelques jours.

Un voyage d'hiver

Libération / Maïa Bouteillet / 17 décembre 2008

Du nord en barre

Théâtre. Représentation à Béthune après imprégnation.

(...) Ceux qui connaissent la démarche du duo de La Revue éclair y retrouveront ce goût de l'enquête et de la méthode, le mélange de réel et de fiction, cette retenue dans l'écriture et cette sobriété dans la mise en scène qui font tout le charme de spectacles à nul autre comparables. Mais là où les précédents reposaient plutôt sur un travail d'archives, même si la question de l'intime était déjà centrale, *Un voyage d'hiver* marque un engagement nouveau de l'interprète, dont le vécu récent devient la matière même de l'écriture.

Dans ce sens, *Treize semaines de vertu* créé l'an passé au château de La Roche-Guyon - où Olry rendait compte de son programme de vie selon la méthode imaginée par Benjamin Franklin pour devenir vertueux - avait déjà ouvert la voie. Et puisqu'il s'agit de territoire, c'est d'abord l'espace (signé ici Thomas Walgrave) qui se construit sous nos yeux à coups de parallépipèdes de feutrine, d'un vert plus ou moins clair, imposant sa géométrie de vue du dessus. Postée tel le géant de Gulliver au milieu de ce paysage en construction, Miret irradie d'émotion. Disponible ainsi qu'elle le fut durant sept semaines, comme traversée de part en part par la rumeur du monde, mais aussi par les résurgences de son enfance à Pithiviers, dans les plaines agricoles de la Beauce. Immobile, alors que tout bouge autour d'elle. Habitée (...)



photo ©Meggie Schneider